

Quaranta, Jean-Marc. 2021. *Un amour de Proust. Alfred Agostinelli (1888-1914)*, Paris : Bouquins, 447.

Spécialiste de génétique proustienne, fin interprète des brouillons et de la correspondance de l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* (2011. *Le Génie de Proust*. Paris: H. Champion), Jean-Marc Quaranta réussit avec ce travail un triple défi : il reconstruit la biographie du chauffeur mystérieux aussi bien que secrétaire de Proust, transformé par le romancier dans le personnage d'Albertine ; sans être tatillon, il prouve la bonté de sa reconstruction chronologique, précise et minutieuse, en fouillant le détail biographique dans les ajouts, les ratures, les mots biffés par Proust sur ses cahiers ; enfin, il reconstruit les diverses étapes, aussi bien que les difficultés, les aléas et les inconvénients d'une enquête biographique sur un inconnu, au cours de laquelle sa vie de chercheur passionné se heurte aussi aux contradictions et aux vides de toute existence. Le résultat est résumé par le sous-titre que l'auteur a intelligemment ajouté à son livre : « récit » – un genre qui transcende en effet la biographie canonique. Ces trois aspects s'amalgament et progressent au fur et à mesure des chapitres qui portent souvent des titres énigmatiques ou évocateurs : des clins d'œil à tout lecteur féru de littérature et non seulement au spécialiste, au « proustien », auxquels Quaranta délibérément s'adresse. Il se trouve en effet que l'auteur d'*Un amour de Proust* ne s'est pas limité à une étude génétique de la présence tangible d'Alfred Agostinelli au sein des cahiers de la *Recherche* : il a voulu mettre à profit son activité d'enseignant, focalisée sur les ateliers d'écriture et l'enseignement universitaire de la création littéraire. Ainsi son livre va-t-il combler et le chercheur savant, par la solidité de l'enquête génétique, et le lecteur non spécialiste, par la prose soignée et coulante, tantôt amusante et tantôt émouvante, de son brillant auteur.

D'Alfred Agostinelli, on ne savait pas grand-chose, sinon sa profession de chauffeur de taxi, avant qu'il ne devienne secrétaire de Marcel Proust aussi bien que modèle principal d'Albertine, au cours des années de la rédaction de *La Prisonnière* et d'*Albertine disparue* – cinquième et sixième tomes de l'*opus* proustien. On connaissait aussi sa mort tragique, voire rocambolesque et romanesque si l'on veut : noyé au large d'Antibes, en juin 1914, à la suite d'un accident d'avion, à l'âge de vingt-cinq ans. On l'a souvent considéré comme un garçon aux mœurs blâmables, toujours prêt à abuser de la générosité de son maître. *Un amour de Proust* constitue une première biographie de cet inconnu pourtant célèbre, et permet de surmonter certaines idées reçues. Fils d'un immigré toscan et d'une paysanne niçoise, Agostinelli repose au cimetière de Caucade, à Nice : Quaranta débute son enquête biographique à partir d'une tombe en ruine, dont il arrive à reconstruire l'inscription ; à partir de nom de sa mère, Catherine Bensa, dont l'inscription funéraire est tout près, sa poursuite peut commencer par la reconstruction de l'arbre généalogique. En suivant les traces familiales de Nice à la principauté, Quaranta prouve que c'est à Monaco que l'adolescent Alfred est entré en contact direct avec le futur Automobile club de Monaco, ce qui lui a permis de devenir le chauffeur impeccable que Proust connaîtra plus tard. De même, Agostinelli commence ici à frôler l'univers de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie, un monde aux antipodes du sien : cela favorisera son intimité avec Marcel Proust. Ambitieux et intelligent, Alfred va devenir « mécanicien », autrement dit chauffeur des automobiles de la marque Unic, à Monaco, et Quaranta montre bien qu'à cette époque, « être chauffeur mécanicien suppose des qualités humaines, manuelles et intellectuelles, si bien que les sociétés de taxis sont confrontées à un problème de recrutement » (89). L'année 1907 est importante à la fois pour la rencontre entre Alfred et Proust, qui se fait à Cabourg, et pour l'intérêt que l'écriture littéraire montre désormais pour l'automobile : au cours de la même année paraît en effet *La 628-E8* d'Octave Mirbeau, récit qui relate les périples de l'écrivain en automobile, accompagné par son fidèle mécanicien Charles Brossette. Après le deuil double, dû à la mort de son père en 1903 et de sa mère en 1905, Proust s'enfuit à Cabourg pour « tenter de vivre », comme l'écrira en vers Paul Valé-

ry quelques années plus tard : à bien des égards, protégé par le vitrage, Proust à cheval d'une automobile savamment conduite par Agostinelli est un peu comme à l'intérieur d'une caisse de résonance qui amplifie toute sensation provenant de l'extérieur ; le mouvement, la vitesse, la déformation de la perception ne manquent pas de fasciner le futur auteur de la *Recherche* : « Impressions de route en automobile » paraît en novembre 1907 dans *Le Figaro*, avant d'être intégré dans *Du côté de chez Swann* de 1913. Sans le savoir, Agostinelli a marqué alors le retour de Proust à la création littéraire.

Néanmoins, c'est sur le chantier de son *opus* que Proust sollicite à nouveau l'aide d'Agostinelli. Cette fois-ci, c'est pour l'aider à dactylographier le second volume de ce qui en mars 1913 s'intitule encore *Le Temps perdu*. À peine Proust a-t-il signé le contrat avec Grasset pour la publication de son roman, qu'il s'aperçoit qu'un secrétaire lui est nécessaire afin de lui dicter un texte en large partie illisible. C'est qu'« il fallait à Proust une personne dévouée, docile, capable de s'adapter à la vie compliquée qu'il mène » (142). Ici, Quaranta montre sa finesse de déchiffreur des manuscrits proustiens ainsi que son talent de linguiste : dans les cahiers proustiens, les fautes de frappe et d'orthographe ont tendance à augmenter sensiblement à partir de ce moment, et le chercheur y reconnaît la signature de son collaborateur, le chauffeur devenu désormais collaborateur de l'écrivain. La connaissance du niçois aussi bien que de l'italien permet en effet à Quaranta d'attribuer avec intelligence certaines fautes à Agostinelli : une orthographe phonétique (**téatral* pour *théâtral*, par exemple), c'est bien une erreur due à une interférence probable avec l'italien. De même, Quaranta a pu identifier et prouver, par la confrontation avec des documents authentiques (issus des archives), les corrections ou les ajouts dans les brouillons qui sont de la main d'Agostinelli (une « écriture maladroite » mais consciencieuse) ; ou encore, ce sont les confusions et les fautes du chauffeur-secrétaire qui sont à l'origine de certaines expressions fautives que Proust disperse dans son roman, en les mettant dans la bouche de certains personnages de la *Recherche* (par exemple Françoise, la servante du protagoniste). C'est que la relation de plus en plus intime entre les deux prouve le fait que c'est par la corporéité que l'auteur de la *Recherche* construit son œuvre : « Marcel Proust a un corps qui écrit, rature, coupe, colle, déchire. L'écriture a une chair. Les pages des manuscrits en conservent les traces : traits de plume ou de crayon, ratures, taches d'encre ou de café, d'eau, de larmes peut-être. Derrière les lignes écrites par Proust, il y a sa vie, ses joies et ses chagrins » (20). Désormais, pour Proust Agostinelli est devenu un moyen d'expérimenter l'amour en vue du roman qui se gonfle sous sa plume : les vérités sur l'angoisse, le chagrin, la jalousie de Swann, de Charlus, de Saint-Loup, du héros sont issues de la présence d'Agostinelli aux côtés de Proust.

De l'œuvre en train d'être fabriquée aux dernières étapes de l'existence d'Agostinelli, les entrelacs entre littérature et vie se font plus serrés. D'une note de Proust, révélant qu'Alfred a pris des cours d'aviation sous le nom amical de « Marcel Swan », Quaranta part à la recherche du mécanicien apprenant l'avion sur le champ d'aviation de Buc. Les traces sur les cahiers de Proust et celles sur la presse spécialisée se confirment mutuellement, à tel point que le chercheur émet des hypothèses intéressantes : « en choisissant ce pseudonyme [Marcel Swan], Alfred s'amuse. Le fils de l'immigré toscan et de la paysanne niçoise se déguise, rêve qu'il appartient au Jockey Club et au Cercle de la rue Royale, comme Charles Swann. En s'attribuant le prénom de son maître, il s'identifie à lui » (251). Toutefois, lorsque les tensions entre les deux rendent plus crédible, plus urgente – et malheureusement fatale – la fuite d'Agostinelli, c'est l'écriture des Cahiers 71 et 54, où l'histoire d'Albertine est proche « de la matière biographique brute » et incandescente, qui permet à Quaranta d'esquisser les plaisirs et les douleurs de ces mois assez mystérieux de la vie de l'écrivain. En retraçant les dernières étapes de la vie de l'aviateur, jusqu'à sa tragique disparition en mai 1914, face à Antibes, le lecteur non seulement comprend comment la crise et la douleur ont donné un autre élan au roman de Proust : il est désormais accoutumé à la démarche et aux interrogatifs d'un chercheur

passionné. Quaranta a en effet intégré au récit de son enquête les écueils qu'il a rencontrés, les vides de la documentation, les hypothèses qu'il n'a pas pu confirmer, ce qui rend son témoignage de chercheur-investigateur encore plus vivant. De la tombe de Nice en ruine aux héritiers Agostinelli enfin retrouvés, *Un amour de Proust* joue parfaitement sur différents registres, du lyrique au cocasse, avec des résultats qui sont, en fin de compte, encore plus proustiens.

Davide Vago